

Ein tsemin de fe

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223045>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EIN TSEMIN DE FE

COUGNEFEDZO demorâve tot âo cout-set de la jographie, iô lè lutsèran se baillant la bouna né. N'etâi jamé vegnâ pè Lozena que po lo servico, et dein ci teimps lè sordâ vetu ein militéro payivant pas l'ao pllièce. Du cein l'etâi restâ su la frita dâo canton de Vaud sein ein jamé ressailli.

L'autr'hi, tot parâi, l'a faliu que vigne à la velâ po on einterrâ. Sarâi bin restâ à l'otto po cein que clli l'einterrâ pouâve pas l'âi rapportâ, m'â l'arâi etâ pè la leinga dâi dzein se l'âi etâi pas zu et... l'a prâ lo tsemin de fé.

Sti coup, l'a faliu payî. N'etâi pas quemet po lo militéro. Cougnefedzo, qu'ein voliâve avâi po son erdzeint, l'avâi djurâ de vère tot lo paî. Lè get que l'âovressâi etant asse grand que la fenitra dâo vagon, que l'avâi âoverta assebin. Po mî guegni passâve tant la tita pè la bornatse que l'homme que fâ lè perte âi beliet l'âi dit dinse :

— Betâ pas la tita pè la fenitra se vo pllié !

— Cein vo regarde pas, so repond Cougnefedzo qu'etâi pas de bouna ! Mé seimblie que i'é payî mon beliet et que i'é lo drâi de vouaiti pè lè fenitre.

— Vo dio pas lo contréro, rebrique lo controleur, voliâvo pî vo dere que, avoué voutra tita, l'è defeindu d'eindommadzî lè port et lè tunnet su voutron tsemin ! *Marc à Louis.*

Cela lui passera. — Maman, mon Edouard n'est-il pas le plus tendre, le plus adorable des fiancés ? Je trouve même qu'il m'est trop soumis.

— Patience, mon enfant, cela lui passera avec le mariage.

Pourquoi. — Dis papa, pourquoi qu'y pleut ?

— Mais, mon petit ami, c'est pour faire pousser les fleurs et les légumes.

— Ah !... mais alors, pourquoi qu'y pleut aussi dans la cour qui est pavée ?

L'AUBERGE PLEINE

DANS un village du canton de X... — nous tairons son nom et pour cause — s'est passée la drôlatique aventure que nous allons raconter. Nous tenons le fait de l'acteur principal.

Je venais de me marier. Clotilde et moi savourions avec délices les douceurs de notre lune de miel.

Comme deux amoureux, à petites journées, nous parcourions la contrée, si riche en sites merveilleux et pourtant si peu connue des touristes. Nous allions au hasard de la fantaisie, suivant notre caprice, sans programme dressé à l'avance, au gré de nos désirs et heureux de vivre, nous arrêtant tantôt dans un bourg, tantôt descendant à l'auberge d'un simple village.

Ah ! ce voyage de noces, quels souvenirs il évoque en moi ! Quelle odyssée ravissante et comme ses moindres détails sont gravés en traits de feu au fond de ma mémoire !

Par une soirée toute ensoleillée, nous arrivâmes dans le petit village de ***. Ma femme et moi, en amoureux égoïstes, étrangers à tous les bruits du monde, ne vivant que pour nous seuls, ignorions que c'était la veille de la plus forte foire de l'année.

Suivant notre habitude, après nous être renseignés, nous descendîmes à l'hôtel le plus confortable de la localité — cela ne veut pas beaucoup dire — et je demandai que l'on nous servît le plus vite possible un bon souper ; puis, je priai le maître de l'établissement de faire monter nos légers bagages dans notre chambre.

Il me parut assez embarrassé et il me sembla hésiter un moment : et je crus presque qu'il allait nous refuser. Mais s'étant concerté avec sa femme, une grosse dondon à la figure réjouie, qui, le tablier blanc relevé sur le côté, surveillait les casseroles, il s'avança vers nous avec son plus gracieux sourire et nous pria d'entrer dans la salle à manger.

L'appétit aiguï par notre course, nous fîmes grand honneur au souper qui, en toute conscience je dois le déclarer, était très copieux et en tous points excellent. J'ai encore au palais le goût d'un certain vin que l'on fut chercher der-

rière les fagots, et dont le persistant souvenir n'est pas pour moi exempt de charmes !

La maison regorgeait de monde et toutes les chambres étaient occupées par des marchands, clients attirés de l'hôtel. Cette foule énorme de voyageurs m'expliqua l'hésitation du patron en nous voyant arriver.

Notre repas terminé, la maîtresse d'hôtel prit elle-même le soin de nous conduire à notre chambre. Elle s'excusa de nous en donner une si exigüe et située au dernier étage de la maison ; mais c'était la seule restée libre, et encore, pour nous la laisser, avait-on été obligé d'envoyer la domestique coucher chez une voisine.

Les amoureux et les nouveaux mariés s'accrochent de tout ; aussi, après m'être assuré d'un coup d'œil que du moins aucun des accessoires ne manquait, nous primes la chose gaieusement et je remerciai l'hôtesse de sa bonne volonté.

Étroite était la chambre et le mobilier primitif, mais animée par la joyeuse humeur de Clotilde, éclairée par son divin sourire et l'éclat de ses dents d'un émail éblouissant, je la trouvais ravissante !

Puissance étrange de l'amour dont la baguette magique possède le privilège de métamorphoser la chaumière la plus humble en un palais superbe !

Les flèches d'or d'un gai rayon de soleil avaient transpercé depuis longtemps les rideaux de mousseline de l'étroite fenêtre de notre chambre, quand j'entendis frapper deux petits coups à la porte. Un instant après, la voix bien connue de la bonne nous cria à travers la cloison.

— Huit heures viennent de sonner, monsieur et madame ; il est temps de vous lever pour le déjeuner, qui a lieu à neuf heures précises.

— C'est bien, lui répondis-je en m'étendant avec délices dans mon lit.

Environ vingt minutes après, nouvel appel de la servante ; je l'envoyais assez rudement promener.

Clotilde et moi riions de tout notre cœur de l'aventure, lorsque la maîtresse d'hôtel elle-même, frappant de nouveau, nous demanda la permission d'entrer.

Un peu agacé par cette insistance, sur la prière de ma femme, j'acquiesçai néanmoins à la requête.

Quand la porte fut refermée sur l'hôtelière, avec un peu de timidité et une pointe d'embarras, elle nous dit :

— Croyez, monsieur et dame, que ce n'est pas par pure taquinerie que je vous prie de vouloir bien vous lever...

— Mais enfin, madame, nous sommes ici chez nous, et, par conséquent, libres de rester au lit le temps que nous jugerons convenable.

— Certes, oui, monsieur, et, dans toute autre circonstance, je me serais bien gardée de venir vous déranger... Mais, aujourd'hui, c'est bien différent.

— Pourquoi cela ?

— Lorsque, hier soir, vous avez demandé une chambre, mon mari était sur le point de vous répondre par un refus... Mais, sachant que vous ne pouviez vous loger ailleurs, à cause de la foire d'aujourd'hui, et vous voyant si gentils tous les deux, j'ai pensé que, pour une nuit, vous vous contenteriez de la chambre de la bonne... Il a bien fallu changer les draps... Comme il n'en restait plus à ma disposition après avoir garni les lits de tous les voyageurs... on a mis dans le vôtre... la grande nappe de la salle à manger !!! On déjeûne à neuf heures, et il me faut cette nappe de suite... Je n'ai même que le temps nécessaire pour dresser ma table !!

Je partis d'un éclat de rire, en voyant le rouge monter au visage de Clotilde, et, me tournant vers l'hôtesse, je lui dis :

— Vous pourriez envoyer chercher la nappe dans dix minutes, car ce temps est suffisant à madame pour se lever...

— Veuillez agréer mes excuses, madame, et recevoir tous mes remerciements.

Et le déjeuner, fort bon, ma foi, fut servi sur la nappe dans laquelle nous avions couché.

Henri Datin.

DEGUSTATION

DEGUSTATION ! Cette année, en particulier, ce mot sonore, d'une élégance toute française, dont les syllabes évoquent le glouglou d'une source rafraîchissante, prend un air important, réjoui, un petit air de noblesse qui fait venir l'eau à la bouche et sourire en l'honneur du jeune Bacchus.

La dégustation, on en parle longtemps à l'avance, avant qu'elle soit fixée, et lorsqu'elle l'est, les habitués, les fidèles, les sérieux et les autres, mettent ce jour à part et le soulignent doublement, triplement dans leur calendrier ; ils n'auraient garde de l'oublier, sans cela, mais c'est une manière de prise de possession anticipée, un moyen suggestif, combien simple, qui le fait briller à chaque regard porté sur la fuite du temps. C'est plus et moins qu'un jour de fête, et les participants n'ont d'autres préparatifs qu'une attente joyeuse avec le soin de ne pas fausser leur goût par une alimentation trop pimentée, une débauche de tabac ou une ingestion de boissons fortes ; ils prient le ciel de leur éviter le coryza et les variétés de rhumes, afin d'avoir nez, bouche et gorge en excellentes dispositions. De l'estomac et du cerveau, ils n'en parlent pas : ils connaissent les capacités du premier et la solidité du second, et ils sont, du reste, bien décidés à ne les soumettre à aucune épreuve d'endurance. Ce n'est pas à un match qu'ils vont se rendre ; on n'y fait assaut que de subtilités d'analyse, quelques-uns s'exerçant en vue du prochain concours de dégustation du Comptoir. Quant aux profanes, nul ne s'aviserait de les cautionner et ils restent un peu en marge de cette société de « fins becs ».

Dix heures moins un quart. Le train Lausanne Villeneuve a déposé à la halte d'Eppesses un premier contingent de messieurs qui s'acheminent vers le Dézaley. Dix, vingt, trente autos se garent sur la grand-route en une longue file ininterrompue et dégorgent le deuxième contingent.

Des messieurs, rien que des messieurs — le thé d'octobre ne flattait guère le palais des dames — envahissent au coup de dix heures le vaste local où trônent trois pressoirs flanqués de quatre grandes cuves. Ils défilent devant le distributeur des verres marqués aux armes de la ville de Lausanne et se groupent suivant leurs affinités ou simplement suivant le hasard des rencontres : marchands vaudois de ci, marchands alémaniques de là ; cafetiers d'un côté, vignerons de l'autre, et partout, des amateurs de fines lampées, quelques curieux de pittoresque ou de nouveauté, ceux qui veulent avoir l'honneur de dire à tout venant : j'étais à la dégustation, pensant, les pauvres, que ça les grandira d'une coupée dans l'estime de leurs connaissances.

La séance est ouverte sur un signe imperceptible du préposé aux opérations : un léger frémissement, avant-coureur des jouissances gustatives, parcourt l'assemblée, et un rayon particulier pointe au fond des prunelles. Les verres sont serrés dans les mains pour en tempérer la fraîcheur, essayés pour les rendre plus transparents et plus nets. Quatre, cinq échantillons débouchent de la cave, portant chacun un pot-cruche en terre vernie, utilisé seulement en cette occasion. Les verres se tendent, s'emplissent au quart, au tiers, à la moitié ou tout entiers, selon le désir du propriétaire.

« Vase numéro cinq, messieurs, » annonce-t-on.

Et chacun de déguster à sa manière.

Il y a une minute ou deux d'un silence impressionnant, succédant au brouhaha des conversations. On apporte un sérieux de commande à cet acte qui nous paraît si simple à nous autres, non initiés aux raffinements d'une analyse de ce genre.

Les « as » — ils sont nombreux — ne se laissent pas distraire avant d'avoir établi leur jugement. Ils insèrent le bout du nez dont les ailes palpitent, dans l'évasement du verre et hument l'arôme avec de petits reniflements discrets, pour ouvrir toutes les portes aux sens mis en jeu. Ils élèvent leur verre à la hauteur des